

7. LES DEUX CITÉS, D'ABRAHAM AU TEMPS DES PROPHÈTES (XVIII, 1-26).

Dans la première moitié du livre XVIII, Augustin reprend la mise en parallèle de l'histoire des deux cités, leur synchronographie¹, interrompue en XVI, 17, après avoir noté qu'Abraham était né « *alors que Ninus, fils de Belus, avait déjà quarante-trois ans de règne, environ mille deux cents ans avant la fondation de Rome qui est comme une autre Babylone en Occident* ». En effet, à partir de XVI,18, et jusqu'à la fin du livre XVII, il a développé, pour elle-même, l'histoire du Peuple d'Israël sans faire référence aux grands royaumes voisins nommés dans l'important chapitre XVI,17 : l'Assyrie, l'Égypte et la Sicyonie, ce dernier nom désignant une cité du Péloponnèse, esquisse du monde grec encore à naître, avant que ne naisse et ne s'étende à son tour l'empire romain qui, au temps d'Augustin, semblait avoir réussi l'unification des peuples ou du moins était en train d'achever de le faire, bien qu'il se trouvât alors lui-même divisé en deux parties, l'orientale et l'occidentale, avec de tous les côtés l'inquiétante poussée des barbares.

Jusqu'à Abraham, qui relève de l'histoire en raison du peuple issu de lui², Augustin ne disposait pas d'autres sources que l'Écriture pour instruire, afin de les comparer, la mise en parallèle des débuts des deux cités. En effet, les sources païennes dont il disposait donnant des dates fiables – le plus souvent des chroniques royales – ne remontaient pas, comme la *Genèse*, jusqu'à la création du monde avec, au moyen de généalogies datées, le souci de montrer que toute l'humanité est issue d'Adam puis, après l'extermination du Déluge, de Noé. Quelle que soit pour notre foi l'importance de cette révélation, scientifiquement indécidable, cela ne nous empêche pas, compte tenu de notre savoir paléontologique, de ranger littérairement les onze premiers chapitres de la *Genèse* parmi les mythes et de les comparer aux mythes des civilisations voisines, dont leur rédacteur a pu s'inspirer. Mais au prix de deux importantes différences qui marquent l'absolue transcendance de Dieu. D'une part, s'il crée l'homme mâle et femelle, Dieu ne les engendre pas sexuellement et n'a en lui rien de sexuel quel que soit le malentendu que certains entretiennent aujourd'hui à propos du titre de Père, alors que ce mot désigne seulement le Principe, comme on le retrouve chez les platoniciens et en particulier chez Plotin³. Dieu crée par la parole, ce qui marque à la fois la relation et la distance, ou par des gestes commentés par la parole comme dans le second récit de la création. D'autre part, directement ou indirectement, il parle aux hommes pour leur rappeler leur condition de créatures afin qu'ils ne se prennent pas pour des dieux (cf. Gn 3) ni ne transforment le sacrifice qu'il lui offrent en marchandage comme, pour Augustin (cf. XV,7), cela semble avoir été le cas du sacrifice de Caïn selon le texte de la Septante qui évoque un « partage » injuste (Gn4,7). Et ces deux caractéristiques marquent la profonde différence entre des deux cités, qu'Augustin va maintenant développer : l'une rendra à Dieu le culte qui lui est dû, l'autre sera idolâtre ; l'une respectera la Justice selon Dieu, l'autre se complaira dans l'immoralité.

Mais nous devons aussi garder en mémoire la conviction d'Augustin à propos de l'Écriture : « *en elle nous avons foi au sujet de tout ce qu'il est utile de savoir et que nous sommes incapables de connaître par nous-mêmes* » (XI, 3). L'utilité concerne bien évidemment ici notre salut et notre relation à Dieu, et doit être distinguée du savoir historique dont nous savons bien qu'il ne peut se fonder que sur des vestiges matériels et des témoignages humains, savoir auquel cette phrase ouvre par ailleurs un champ de recherches illimité, mais qui est d'un autre ordre que ce que Dieu nous « révèle » par ses prophètes. Autrement dit, la Bible doit toujours être interprétée pour savoir ce qui, en elle, vient de Dieu et ce qui relève du monde auquel

¹ Selon le terme utilisé par Patrice Cambonne dans son ouvrage *Saint Augustin, un voyage au cœur du temps* (Presses Universitaires de Bordeaux, 2013), en 3 tomes.

² Même si, de nos jours, tout ce qui est raconté dans la *Genèse* et les autres livres de la Bible demande, du point de vue scientifique, à être confirmé par la recherche historique et archéologique C'est la principale raison d'être de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem fondée par le P. Lagrange en 1890.

³ Cf. Le *Traité 10 (Ennéades V,1) Sur les trois hypostases qui ont nom de principe*.

appartenait ses différents rédacteurs. Mais encore faut-il avoir pour cela une règle sûre qui nous en donne l'intelligence « selon Dieu » – les deux commandements d'amour de Dieu et du prochain qui, selon Jésus, en sont l'accomplissement (cf. Mt 22,37-40) – et non pas « selon nous ». Car le premier objectif de la pédagogie divine est de libérer son peuple de l'idolâtrie, c'est-à-dire de toutes ces divinités que les hommes estiment utile de se donner.

C'est pourquoi ce Livre XVIII, dans lequel va pouvoir enfin se réaliser la promesse de présenter « le développement des deux cités », encore non visibles en elles-mêmes, mais seulement *signifiées* – la cité de Dieu dans le peuple d'Israël puis dans l'Église, la cité terrestre dans les différents royaumes – commence par un important rappel du plan de l'ouvrage :

XVIII, 1. J'ai promis de traiter de l'origine, du développement et des fins dues à chacune des deux cités, dont l'une est de Dieu, l'autre de ce siècle qui passe, dans laquelle maintenant, en tant qu'elle appartient au genre humain, la première voyage en étrangère (*peregrinata*). Auparavant, j'avais réfuté les ennemis de la cité de Dieu, qui préfèrent leurs dieux au Christ qui en est le fondateur, et, dans une envie très funeste à eux-mêmes, portent aux chrétiens une haine farouche ; je l'ai fait autant qu'a pu m'aider la grâce du Christ, dans les dix premiers livres.

Quant à la triple promesse que je viens d'évoquer, l'origine des deux Cités est racontée dans les quatre livres qui suivent le dixième ; ensuite, leur développement depuis le premier homme jusqu'au déluge dans un livre, le quinzième de cet ouvrage, à la suite de quoi, jusqu'à Abraham, dans nos Écritures comme dans les temps, les deux Cités ont simultanément poursuivi leur marche. Mais à partir de notre père Abraham jusqu'au temps des rois d'Israël, époque avec laquelle nous avons terminé le seizième livre, et de là jusqu'à l'avènement du Sauveur lui-même dans la chair, où nous conduit le dix-septième livre, il semble sous ma plume que seule la Cité de Dieu ait poursuivi sa course alors qu'elle n'a pas été la seule à courir dans ce siècle, puisque c'est toutes les deux à l'intérieur du genre humain qui, par leur développement, comme auparavant par leur commencement, ont différencié les temps.

Mais j'ai procédé ainsi afin que d'abord, depuis le moment où les promesses de Dieu commencèrent à être plus explicites, jusqu'à ce que naisse d'une vierge Celui en qui devaient s'accomplir les choses promises à l'origine, sans que l'autre cité ne vienne la contredire, cette cité qui est celle de Dieu, apparaisse plus distinctement dans son développement, même si, jusqu'à la révélation de la Nouvelle Alliance, elle se soit avancée non dans la lumière, mais dans l'ombre.

Maintenant, ce que j'avais interrompu, je vois qu'il faut le reprendre, pour exposer de manière suffisante, comment depuis les temps d'Abraham l'autre cité aussi a poursuivi sa marche, de sorte que la comparaison entre les deux cités puisse se faire dans la pensée des lecteurs.

Le peuple que Dieu s'est choisi était loin d'être un peuple parfait et l'Ancien Testament est essentiellement la révélation de la pédagogie de Dieu cherchant à se faire entendre des hommes sans hésiter à aller les chercher au pire de leur violence, voire de leur monstruosité, pour les rendre capables de devenir ce qu'ils doivent être selon son dessein créateur.

À partir de maintenant Augustin va donc pouvoir se référer à des textes profanes et en particulier à ceux de Varron et de Salluste, qui ont construit la mémoire du peuple romain, ce peuple qui, dans sa chair mortelle, était le sien. Mais il peut aussi s'appuyer sur des auteurs chrétiens et en particulier sur Eusèbe de Césarée, le conseiller de Constantin dont la *Chronique* fut traduite du grec en latin par Jérôme qui la prolongea jusqu'à Théodose.

L'important dans ce que nous allons lire, c'est moins les correspondances chronologiques, fastidieuses et très probablement devenues inexactes du point de vue de l'historien, que les remarques qu'Augustin peut faire, ici ou là, pour marquer la différence entre ces deux cités qui, encore une fois, ne sont que *figurées* dans le peuple d'Israël, lui-même travaillé par les forces du mal, et dans les autres peuples qui peuvent contenir des saints, puisque ce n'est qu'à la fin des temps que les deux cités seront clairement distinguées et qu'il n'y aura plus que la cité de Dieu et celle du diable. L'Histoire, pour Augustin, est le temps de l'ambiguïté.

Cependant, qu'il s'agisse d'Israël ou des autres nations, c'est la même nature qui règle le comportement des hommes. D'où cette remarque d'ordre général, toujours actuelle :

XVIII, 2,1. La société des mortels répandue par toute la terre et dans toutes les variétés possibles de lieux, est pourtant soumise à une commune et unique nature : chacun cherche à satisfaire ses besoins et ses désirs alors que ce qui est désiré ne suffit à personne ou du moins pas à tous, et, parce que cela précisément ne suffit pas, cette société est le plus souvent divisée contre elle-même, la partie qui domine opprimant l'autre. Le vaincu, en effet, se soumet au vainqueur, préférant à la domination et même à la liberté une paix à n'importe quel prix et la vie sauve ; aussi sont-ils l'objet d'une grande admiration, ceux qui ont préféré la mort à la servitude. Car, dans presque toutes les nations, c'est comme si la nature proclamait qu'il vaut mieux, quand on se voit vaincu, se soumettre aux vainqueurs que d'être détruit par la dévastation totale de la guerre. De là ce qui s'est produit, non sans la Providence divine qui a le pouvoir de décider lequel par la guerre sera subjugué et lequel subjuguera : les uns se sont accaparés des royaumes, et les autres se sont soumis à ceux qui règnent (*regnantibus*).

Augustin peut alors revenir à la naissance d'Abraham (cf. XVI,17) :

XVIII, 2, 1 [...] Mais parmi les multiples royaumes du monde, entre lesquels les intérêts et les passions ont divisé la société, que nous appelons d'un nom général « la cité de ce monde », nous en remarquons deux dont la gloire a éclipsé les autres : celui des Assyriens d'abord, puis celui des Romains, distincts l'un de l'autre aussi bien selon le temps que selon les lieux. En effet, si l'un a précédé l'autre, l'un s'est levé en Orient et l'autre en Occident et c'est dès la fin du premier que le second a commencé. Quant aux autres royaumes et aux autres rois, je dirais qu'ils n'en sont que des appendices (*appendices*).

Israël a donc vécu et s'est développé, comme par hasard, au centre de ces trois parties du monde – au centre du monde – et c'est son histoire marquée par la réalisation des différentes promesses de Dieu, qui va « différencier les temps » et donner son sens à l'Histoire de l'humanité tout entière, au point que plus tard, plus d'un siècle après Augustin, des hommes, malgré une erreur historique de cinq ou six ans, finiront par faire de la naissance du Christ le centre de l'Histoire⁴. Alors, au lieu du temps marqué par leurs différents calendriers, les hommes auront un point de départ commun, condition de l'unification de l'humanité, si bien que même ceux qui ne voient en Jésus de Nazareth que le fruit d'une culture particulière, parleront de « l'Ère commune », avec un avant et un après indéfiniment ouverts, non seulement à la recherche historique, dans le passé mais à l'inventivité politique pour le futur. Le temps de cyclique – celui de la nature – fait place au temps linéaire – celui de l'Histoire – et cette Histoire a un centre – le Christ – si bien que le calendrier chrétien concerne toute l'humanité.

Cependant, pour le peuple d'Israël, deux empires ont été ou vont être prédominants. D'où les deux sections qui vont suivre où l'on verra Israël confronté à l'empire assyrien (XVIII, 2-14)

⁴ Entre 532 (Denis le Petit,) et 726 (Bède le Vénérable). cf. https://www.herodote.net/532_a_726-synthese-27.php
En attendant la réforme grégorienne de 1582, et l'abandon du calendrier Julien par le pape Grégoire XIII.

puis, même si cela mettra des siècles à se réaliser, à l'empire romain destiné à prendre possession des mondes grec et égyptien ainsi que des restes d'Assur (XVIII, 15-26).

1. La cité de Dieu et l'empire assyrien (XVIII, 2-14)

1. Les royaumes au temps d'Abraham (XVIII, 2, 2 - 3)

Abraham naquit donc vers la fin du règne de Ninus, le fils de Belus qui avait fondé le royaume d'Assyrie, la Chaldée étant alors une province de cet immense royaume, qui s'étendait à l'ouest « jusqu'aux confins de la Libye » – ce qui implique la soumission de l'Égypte – et à l'est, jusqu'aux Indes qui seront soumises par Sémiramis, la veuve de Ninus (cf. XVIII, 2,2).

Pour ce qui est des autres royaumes, Augustin s'appuie sur le *De gente populi romani* (*Du peuple romain*) de Marcus Varron (116-27 avant J.-C.), dans lequel, à propos de l'origine de Rome, l'auteur remonte au « *très modeste royaume des Sicyoniens* » pour parvenir aux Athéniens, puis de ceux-ci aux Latins et des Latins aux Romains.

Il nous est difficile aujourd'hui de savoir quelque chose de ce royaume de Sicyone, une cité du Péloponnèse qui aurait été fondée au ~XX^e siècle par les Ioniens et qui, suite à l'invasion dorienne, passa sous la tutelle d'Argos⁵. Elle atteignit son apogée au ~VII^e siècle, avec une lignée de tyrans anti-doriens parmi lesquels figurait Clisthène, grand père du Clisthène qui réforma Athènes au ~V^e siècle, en y instituant la démocratie.

Nous allons voir comment ces cités se sont fabriquées des dieux, le plus souvent selon ce procédé ainsi résumé par Augustin en VII,18 et estimé par lui comme l'explication la plus vraisemblable : « *les dieux ont été des hommes auxquels leurs flatteurs ont offert des rites et des solennités pour en faire des dieux, selon la particularité de leurs mœurs, de leurs actes et des accidents de leurs vies* ». C'est ce qu'on nomme de nos jours *évhémérisme*, du nom de ce Grec du troisième siècle avant notre ère, qui osa soutenir cette explication iconoclaste. Augustin y trouva son principal argument apologétique contre les dieux païens, alors que, plus tard, et surtout de nos jours, on accordera à certains mythes païens une haute valeur symbolique, si bien que la position d'Augustin pourra apparaître à certains comme réactionnaire, voire même proche du fanatisme. Mais cela devrait être bien plutôt l'occasion de souligner l'importance du jugement comme de ce que nous faisons de nos œuvres de fictions : nous aident-elles à mieux voir le réel, ou au contraire le remplacent-elles ? Ainsi, dans le mythe, l'histoire d'Œdipe est une tragédie, mais la vulgarisation psychanalytique n'en a-t-elle pas fait l'état normal, au point de dire qu'*il faut tuer le père* ? Augustin, quant à lui, ne manque pas de noter avec Salluste (86-35 avant J.-C.) que nous ne connaissons les civilisations plus anciennes que par les Grecs et que, si les Athéniens ont brillé d'un vif éclat en Grèce, ce fut surtout par la renommée de leurs philosophes et de leurs hommes de lettres, puisque c'est par eux qu'Athènes a pu se glorifier d'avoir les meilleures écoles (cf. XVIII,2,2), mais cela ne signifie nullement que leur histoire ait eu plus d'importance que celle des autres et, en particulier, que celle de l'Assyrie.

Engageons nous donc dans cette histoire comparée des deux cités

XVIII, 2, 3. Quand donc naquit Abraham, Ninus était le second roi des Assyriens, Europs le second des Sicyoniens, les premiers ayant été respectivement Belus et Aegialeus. Et quand Dieu promit à Abraham, à sa sortie de Babylone, une nombreuse postérité et, dans sa postérité, la bénédiction de tous les peuples, les Assyriens en étaient à leur quatrième roi, les Sicyoniens à leur cinquième. Chez les premiers régnait le fils de Ninus succédant à sa mère Sémiramis dont on raconte qu'il la tua pour avoir osé, elle sa mère, [le] souiller [lui] son fils d'une union incestueuse. C'est elle, d'après certains, qui fonda Babylone, mais elle a pu tout aussi bien la rebâtir. Quand et comment cette ville fut fondée, nous l'avons dit au Livre XVI (ch.4). Le

⁵ cf. l'article Sicyone dans Wikipédia,

fil de Ninus et de Sémiramis, qui succéda à sa mère, est appelé lui aussi Ninus par certains, Ninyas par d'autres, nom dérivé de celui de son père. Telxion occupait alors le royaume des Sicyoniens. Sous son règne les temps furent si doux et si heureux qu'après sa mort on l'honora comme un dieu en lui offrant des sacrifices et en célébrant des jeux institués pour la première fois en son honneur.

Premier exemple d'évhémérisme : un roi transformé en dieu.

2. Les royaumes au temps d'Isaac et de Jacob (XVIII, 3)

Lorsque Isaac, âgé de soixante ans, eut de sa femme Rébecca ses deux fils jumeaux, son père Abraham avait cent soixante ans et lorsqu'il mourut, à cent soixante-quinze ans, Xerxès l'Ancien (parfois nommé Baléus) régnait sur l'Assyrie et Thuriacus (écrit parfois Thurimachus) en Sicyonie : ils étaient l'un et l'autre les septième rois dans leurs pays respectifs. Varron rapporte que les Sicyoniens offrirent aussi des sacrifices sur le tombeau de Thuriacus. Autre exemple d'évhémérisme...

XVIII, 3 [...] C'est sous le règne d'Armanitre, huitième roi des Assyriens, de Leucippus, huitième des Sicyoniens et d'Inachus, premier roi des Argiens que Dieu, parlant à Isaac lui confirma la double promesse faite à son père, celle de la terre de Canaan pour sa postérité, et la bénédiction de toutes les nations dans sa descendance.

Il y a de quoi se perdre avec tous ces noms, et notre intention n'est pas de faire ici un travail d'historien. L'important est de voir que l'histoire du peuple hébreu est parallèle à celle de ces royaumes païens, mais aussi quelles furent les innovations de ces différents royaumes. Ainsi, au temps du renouvellement de la double promesse faite à Abraham à son fils Jacob, sous le roi d'Argos Phoronéus, fils d'Inachus, des innovations en droit et en institutions judiciaires. Mais Phoroneus avait un frère, Phégous, qui régna en même temps que lui, leur père Inachus ayant, dans ce but, partagé ses terres de son vivant, et pour avoir, dans son territoire, « *institué des sanctuaires en l'honneur des dieux et enseigné l'observation des temps en mois et en années, et même la manière de les mesurer et de les calculer* », ce Phégous, eut droit, « *près de son tombeau, à l'érection d'un temple où on l'honorait comme un dieu en immolant des bœufs en son honneur* », car, « *épris d'admiration pour cette nouveauté* », ses sujets, après sa mort « *crurent ou décidèrent (opinati sunt sive voluerunt) qu'il était un dieu* » (XVIII,3).

D'autre part, selon la *Chronique* d'Eusèbe, en plus de ces deux fils, Phronéus et Phégous, devenus tous deux rois d'Argos, Inachus eut une fille, Io, plus tard nommée Isis, « *à partir du moment où, en Égypte, elle fut honorée comme une déesse* ». Mais, ajoute Augustin, « *d'autres écrivent qu'elle vint d'Éthiopie en Égypte pour y être reine* » :

XVIII,3 [...]. Elle gouverna dans la justice son vaste empire, fonda les lettres et maintes choses utiles si bien qu'elle reçut, après sa mort, les honneurs divins, à tel point que devenait passible de mort quiconque disait qu'elle n'était qu'une simple mortelle.

Origine mystérieuse, inventions utiles : voilà comment naissaient dieux et déesses !

3. Les royaumes durant la longue histoire de Joseph (XVIII, 4-7)

XVIII, 4. Sous le règne de Baléus, dixième roi des Assyriens, de Messapus neuvième roi des Sicyoniens appelé encore par certains Céphisos, [...] lorsque Apis était le troisième roi des Argiens, Isaac mourut en sa cent quatre-vingtième année, laissant ses jumeaux âgés de cent vingt ans. Jacob le cadet appartenait à la cité de Dieu dont nous traitons, l'aîné ayant été réprouvé (*reprobato*).

« Réprouvé » veut seulement dire qu'Ésaü n'a pas été choisi, ce qui ne saurait nous surprendre puisqu'il avait vendu son droit d'aînesse, ni passer pour une injustice de la part de Dieu qui ne choisit pas selon les usages terrestres, mais qui, nous ayant créés tous différents, appelle chacun selon son dessein. Ici, comme cela se vérifiera souvent, son choix, par Isaac – manifestement inspiré, sinon il aurait condamné la supercherie de Jacob – tombe sur le plus jeune, qui recevra la bénédiction paternelle et de Dieu la double promesse. Tout cela, Augustin

le commente en profondeur dans le long *Sermon 4*, intitulé *D'Ésaü et de Jacob*⁶ : Ésaü, l'aîné, représente l'homme charnel et Jacob, le puîné, l'homme spirituel, si bien que « *ce serait être Ésaü que de vivre charnellement ou d'espérer des biens charnels dans le siècle futur* » (4) D'autre part, si le père, Isaac, représente l'Ancienne Alliance, « la mère représente l'Église » qui porte en son sein des justes et des pécheurs (11), les peaux de bête dont se couvre Jacob symbolisant les péchés des autres que les justes supportent... Bref, Ésaü n'est pas condamné à rester charnel, pas plus que les pécheurs à rester pécheurs, et la coexistence des charnels et des spirituels se retrouvera aussi bien dans le peuple d'Israël que plus tard dans l'Église.

Suite à ce rappel de l'élection de Jacob qui recevra le nom d'Israël, vient le résumé de l'histoire du fils qu'il eut de Rachel, son épouse préférée, Joseph qui, vendu par ses frères jaloux, se retrouva à une haute place à la cour de Pharaon :

XVIII, 4 [...] Joseph se tint devant Pharaon alors que de l'humiliation qu'il avait subie il fut élevé (*sublimatus est*) : il était âgé de trente ans. En effet, inspiré de Dieu, il interpréta les songes du roi et annonça sept années de fertilité dont l'extraordinaire abondance serait épuisée par sept années de disette qui suivraient. C'est pour cela que le roi le mit à la tête de l'Égypte après l'avoir tiré de la prison où l'avait jeté son incorruptible chasteté qu'il avait gardée courageusement, le jour où il avait refusé à la femme de son maître, qui l'aimait d'un amour coupable, et qui devait le calomnier méchamment auprès de son mari crédule, de consentir à l'adultère, au point d'abandonner dans sa fuite son vêtement aux mains qui cherchaient à le retenir (Gn 39-41).

C'est dans la deuxième année de cette disette que Jacob vint en Égypte avec tous les siens. Joseph avait alors trente-neuf ans, « *les trente qu'il avait lors de son élévation, auxquelles s'ajoutaient les sept années d'abondance et les deux de famine* » (XVIII, 4).

XVIII, 5. A cette époque, le roi des Argiens, Apis, venu par la mer en Égypte, y mourut et fut transformé en Sérapis, le plus grand des dieux égyptiens. Pourquoi ne pas l'avoir appelé Apis, encore après sa mort, mais Sérapis ? Varron l'explique d'une manière très simple. En effet, le coffre (*arca*) dans lequel on dépose un mort, ce que tous désormais appellent sarcophage, se nomme en grec « *soros* » et c'est là qu'on commença à le vénérer [Apis] avant de lui construire un temple. C'est donc comme pour dire *Soros* et *Apis* qu'on l'appela d'abord *Sorapis*, puis, par le changement d'une lettre, ce qui arrive souvent, ce fut *Sérapis*. On fit même à son sujet une loi punissant de la peine capitale quiconque dirait qu'il avait été un homme. Aussi, dans presque tous les temples où l'on adorait Isis et Sérapis, se trouvait une statue qui, le doigt posé sur les lèvres, semblait inviter au silence ; ce geste signifiant, selon Varron, qu'il ne fallait pas dire qu'ils avaient été des humains.

Les historiens de nos jours ont bien d'autres sources que celles dont disposait Augustin à qui l'explication de Varron semblait d'autant plus acceptable qu'elle corroborait la thèse, développée plus haut, à partir du livre V, sur l'origine tout humaine des dieux païens. D'après cette vulgate que représente *Wikipédia* pour les internautes que nous sommes devenus, « *Sarapis ou Sérapis est une divinité syncrétique créée à l'époque hellénistique par Ptolémée Ier, premier souverain de la dynastie Lagide, afin de se faire accepter par le monde égyptien. Sarapis rassemble des traits d'Hadès, du dieu-taureau Apis et d'Osiris. Aux côtés d'Isis, il devient au II^e siècle de notre ère, l'une des divinités les plus aimées du panthéon égyptien. Son culte s'étend alors à l'ensemble du bassin méditerranéen* ».

Mais, entre le temps de Joseph durant lequel aurait eu lieu l'arrivée par mer en Égypte du roi Apis, de sa ville d'Argos, et l'époque hellénistique, une vingtaine de siècles s'étaient écoulés.

⁶ Prononcé un 22 janvier entre 410 et 419, St Augustin, *Sermons sur l'Écriture*, Laffont, Bouquins, 2014, p.25- 52.

Apis venait-il d'Argos ? Nous pensons aujourd'hui qu'il était une incarnation du dieu suprême Phtah en une succession de veaux tachetés... Cependant, son culte marqua les hébreux qui, dans le désert et même plus tard, dans le royaume du Nord, sous Jéroboam, adorèrent un veau d'or.

XVIII, 5 [...] Quant à ce bœuf que, dans son étonnante crédulité, l'Égypte abusée nourrissait en son honneur de mets exquis, parce qu'on le vénérât vivant et sans sarcophage, on l'appelait Apis et non pas Sérapis. A la mort de ce bœuf, on cherchait et on trouvait un veau de même couleur, marqué des mêmes taches blanches ; et on croyait s'être procuré quelque chose de merveilleux et d'origine divine. Il n'était pas difficile aux démons, pour tromper les Égyptiens, de présenter à une vache, lors de sa conception et durant sa grossesse, l'image d'un taureau semblable, visible pour elle seule, afin d'attirer par son désir maternel ce qui apparaîtrait corporellement sur son petit ; ainsi Jacob avec des baguettes de différentes couleurs obtint la naissance de brebis et de chèvres bigarrées (cf. Gn30, 37). Or ce qu'en effet, au moyen de couleurs et de corps véritables, les hommes peuvent faire voir aux animaux qui conçoivent, les démons le peuvent aussi très facilement au moyen de figures imaginaires.

C'était bien avant la découverte du code génétique ! Mais c'était la théorie d'Hippocrate et, selon la *Genèse*, Jacob avait vérifié l'efficacité du procédé en marquant son troupeau, cette part de troupeau que lui avait concédée Laban, son beau-père, pour qu'on ne la lui prenne pas. Et voilà qui nous rappelle que si le dessein de Dieu reste inchangé, il n'en est pas de même de la face du monde, ni de l'état des sciences.

XVIII, 6. Apis, roi des Argiens et non des Égyptiens, mourut donc en Égypte. Son fils Argus lui succéda sur le trône et c'est de son nom que dérive celui d'Argos et celui des Argiens ; sous les rois précédents, ni le pays, ni le peuple ne s'appelaient ainsi. C'est sous le règne d'Argus chez les Argiens, d'Eratus chez les Sicyoniens, de Baleus chez les Assyriens, que Jacob mourut en Égypte à l'âge de cent quarante-sept ans, après avoir béni, au moment de mourir, ses fils et ses petits-fils issus de Joseph (Gn 49, 33) ; dans la bénédiction donnée à Juda, il prophétisa très clairement le Christ en ces termes : « *il ne manquera ni de prince issu de Juda ni de chef issu de sa descendance, jusqu'à ce qu'advienne ce qui lui est réservé; et il est lui-même l'attente des nations (expectatio gentium)* » (Gn 49, 10).

Mais, à défaut du Christ Jésus, il pourrait s'agir du Messie eschatologique que les Juifs continuent d'attendre, comme d'ailleurs nous attendons le retour du Seigneur Jésus.

Joseph mourut en Égypte à l'âge de cent dix ans (Gn 50, 25), Argus étant encore roi des Argiens. Mais si ce roi fut divinisé après sa mort, ce fut très probablement en raison d'importantes découvertes faites sous son règne en agriculture.

Puis, durant cent quarante-cinq ans les Hébreux demeurèrent en Égypte, d'abord en paix, puis après la mort de ceux qui avaient connu Joseph, dans une servitude de plus en plus dure alors qu'ils se multipliaient de manière considérable. « *À la même époque, il n'y eut en Assyrie ni en Grèce aucun changement de dynastie* ». Occasion de noter qu'Augustin ne semble connaître l'Égypte que par les Romains eux-mêmes instruits par les Grecs. Mais notre égyptologie ne remonte-elle pas à la fin du XVIII^e siècle et à l'expédition de Bonaparte ?

4. Les royaumes païens au temps de Moïse, le début de l'histoire d'Athènes (XVIII, 8-11)

XVIII, 8. C'est sous le règne de Saphrus, quatorzième roi des Assyriens, d'Orthopolis douzième roi des Sicyoniens, de Criasus cinquième roi des Argiens que naquit, en Égypte, Moïse par qui le peuple de Dieu fut délivré de la servitude dans laquelle il lui fut bon d'être éprouvé pour désirer l'aide de son Créateur.

Dessein de la Providence : je crois que si, aujourd'hui, nous avons tant de mal à éprouver le besoin d'être sauvé, c'est que nous n'avons plus sous les yeux la condition des esclaves. À moins que notre servitude soit devenue tellement complice que nous ne nous savons plus asservis que ce soit à l'amour de l'argent, au pouvoir, ou au plaisir pour le plaisir...

Augustin signale que c'est à cette époque que Prométhée aurait façonné l'homme, ce qui semble absurde et tout aussi absurde que cette croyance selon laquelle son frère Atlas, grand astrologue, porterait le ciel, même si une haute montagne porte son nom, au bout du monde !

Sont ensuite évoquées, contemporaines de la sortie d'Égypte, les « fables » inventées par les Grecs à l'époque qui précède la fondation d'Athènes sous le règne du roi Cécrops. C'est alors que « *l'aveugle tradition, la folle superstition des Grecs mit au nombre des dieux un certain nombre de morts* », comme Mercure (=Hermès), inventeur de nombreux arts, et Hercule dont « *les historiens sérieux qui en parlent assurent qu'ils furent l'un et l'autre des hommes* ». De même Minerve « *que l'on fut d'autant plus porté à prendre pour une déesse que son origine était moins connue* », sa prétendue sortie de la tête de Jupiter étant une pure invention de poète. À cette époque, il y aurait eu un grand déluge, « *non ce déluge immense auquel nul homme n'échappa à l'exception de ceux qui purent être dans l'arche* (cf. Gn 6-8), *et qu'ignore l'histoire profane des Grecs comme des Latins, mais plus grand que le déluge de Deucalion qui lui est postérieur* ». C'est à ce déluge, qui aurait eu lieu sous Ogygès (premier roi de Béotie et fondateur de Thèbes), que Varron fait commencer son livre *Sur le peuple romain*, occasion pour Augustin de comparer ses sources non bibliques :

XVIII, 8 [...] Mais nos chroniqueurs, Eusèbe d'abord puis Jérôme, se ralliant sans doute à une opinion d'historiens antérieurs, ont placé ce déluge d'Ogygès plus de trois cents ans plus tard, sous le règne de Phoronéus second roi des Argiens. Quelle qu'en soit l'époque, Minerve pourtant était honorée comme déesse sous le roi d'Athènes Cécrops ; c'est aussi sous ce roi, dit-on, que la ville elle-même fut instaurée ou fondée.

Suit une digression instructive sur l'origine du nom Athènes:

XVIII, 9. Pourquoi cette ville s'appelle « Athènes », nom qu'elle doit assurément à Minerve, appelée en grec « Athéna » ? En voici le motif, d'après Varron. Un olivier étant soudain sorti de terre tandis qu'une source jaillissait en un autre endroit, ces prodiges étonnèrent le roi; il envoya consulter Apollon de Delphes pour en savoir le sens et ce qu'il fallait faire. Apollon répondit que l'olivier signifiait Minerve et l'eau Neptune: il appartenait aux citoyens de décider laquelle des deux divinités, dont c'étaient là les emblèmes, devait donner son nom à leur cité. Ayant reçu cet oracle, Cécrops convoqua pour le vote les citoyens des deux sexes (en ce pays c'était alors la coutume pour les femmes elles-mêmes de prendre part aux scrutins publics). On prit donc l'avis de l'assemblée : les hommes votèrent pour Neptune, les femmes pour Minerve; et parce qu'une voix de plus se trouva du côté des femmes, Minerve l'emporta. Alors Neptune irrité ravagea de ses flots bouillonnants les terres des Athéniens : quoi de plus facile aux démons que de déchaîner des masses d'eau ? Pour apaiser la colère du dieu, les Athéniens, d'après le même auteur imposèrent aux femmes trois sortes de peines : elles perdraient le droit de vote, aucun de leurs enfants ne porterait leur nom, on ne les appellerait pas Athéniennes. Ainsi cette cité, mère et nourrice des disciplines libérales et de tant d'illustres philosophes, la plus pure et la plus noble gloire de la Grèce, Athènes fut le jouet des démons à propos d'un débat entre ses dieux, l'un mâle, l'autre femelle; la victoire des femmes lui donna le nom féminin d'Athènes, et, frappée par le dieu vaincu, elle fut forcée de punir la victoire même de la

déesse victorieuse, craignant plus les eaux de Neptune que les armes de Minerve. En ces femmes ainsi punies, c'est Minerve la victorieuse qui fut vaincue ; et elle ne put obtenir à ses électrices, qu'après avoir perdu le droit de voter et de donner leurs noms à leurs enfants, elles aient du moins celui de s'appeler Athéniennes, de porter le nom de la déesse qui grâce à leurs suffrages avait vaincu le dieu mâle. Que ne pourrait-on dire là-dessus, si je n'avais hâte de passer à autre chose!

XVIII, 10. Pourtant, Marcus Varron refuse de croire à ces fables injurieuses pour les dieux, craignant d'avoir des opinions indignes de leur majesté.

De même, il est indigne des dieux que Mars qui a donné son nom à cet Aréopage, où saint Paul discutera avec les Athéniens (Ac, 17, 19), soit lié à ce fabuleux procès où lui-même, accusé d'homicide, fut absous par un tribunal de douze juges, à six voix contre six, « *car l'égalité des voix conférait selon l'usage la priorité à l'absolution* », mais les dieux n'avaient pas à être jugés par des hommes. Pas plus d'ailleurs que les trois déesses, Junon, Minerve, et Vénus, ne purent disputer devant le juge Pâris, pour savoir laquelle obtiendrait le prix de beauté : la pomme d'or.

XVII, 10 [...]. Tout cela Varron n'y croit pas, ne voulant rien admettre qui soit contraire à la nature et aux mœurs des dieux. Il admet pourtant dans son ouvrage, pour donner une explication historique et non fabuleuse du nom d'Athènes, ce fameux litige entre Neptune et Minerve pour savoir à qui reviendrait de donner son nom à la ville ; ces dieux se battant à coups de prodiges, Apollon consulté n'osa pas se prononcer entre eux et pour en finir avec cette querelle entre divinités, il porta lui-même leur conflit devant les hommes, comme Jupiter avait porté devant Pâris le débat des trois déesses. Ainsi Minerve victorieuse aux votes fut punie en ses électrices ; contre les hommes ses adversaires, elle obtint le nom d'Athènes à la ville, sans pouvoir obtenir le nom d'Athéniennes pour les femmes ses amies.

A cette époque, d'après le récit de Varron, sous le règne de Cranaus, successeur à Athènes de Cécrops, et d'après nos auteurs Eusèbe et Jérôme, du vivant même de Cécrops, se produisit le déluge dit de Deucalion, ainsi appelé parce qu'il eut lieu principalement sur le territoire de ce prince. Mais ce déluge n'atteignit nullement l'Égypte ni les pays voisins.

Après cette longue digression sur Athènes, Augustin revient à sa synchronographie.

XVIII, 11. Moïse fit sortir d'Égypte le peuple de Dieu à la fin du règne de Cécrops roi d'Athènes, et sous les règnes d'Ascatades en Assyrie, de Marathus en Sicyonie et de Triopas chez les Argiens. Après la sortie du peuple, il lui donna une Loi reçue de Dieu sur le mont Sinaï ; on l'appelle Ancien Testament (*vetus testamentum*) parce qu'elle contient des promesses terrestres tandis que, par Jésus-Christ, devait advenir un nouveau testament qui promettrait le Royaume des cieux. Il fallait suivre cet ordre, de même qu'en chaque homme qui progresse vers Dieu se réalise ce que dit l'Apôtre: « *Ce qui est d'abord ce n'est pas ce qui est spirituel (τὸ πνευματικὸν/ spiritale) mais ce qui est animal (τὸ ψυχικὸν/ animale), ensuite ce qui est spirituel* » ; car il dit et c'est vrai: « *Le premier homme, de la terre, est terrestre ; le second homme est du ciel* » (1 Co 15, 46-47).

Il convient en effet de distinguer la *Psuchè*, l'âme, c'est à dire ce qui donne forme et vie à tout vivant, de l'esprit qui désigne notre ouverture à la transcendance et, plus concrètement, notre relation à Dieu, car notre esprit ne peut se développer en vérité qu'en se laissant guider ou « informer » par son Esprit, en grec πνεῦμα. Aristote distinguait trois espèces d'âme, ou de vie : végétative, sensori-motrice (ou animale), rationnelle (celle du vivant qui parle, « qui a le *logos* »). Ces trois vies ne sont que terrestres et le « psychique » en langage paulinien désigne notre vie terrestre en relation avec le monde visible et les autres vivants. Le spirituel n'est pas

une autre âme, mais la transformation de notre psychisme sous l'influence consentie à l'action de l'Esprit Saint. Autrement dit, le langage informe toutes les dimensions de l'existence d'un homme : depuis ce qui lui reste de vie quand d'autres l'assimilent à un « légume », – mais c'est aussi ce qui lui permet de vivre sans qu'il y pense ! – à sa quête du divin, en passant par tout ce qui relève de la « psychologie ». Cependant, notre accomplissement, voulu par Dieu, ne peut se réaliser sans un développement spirituel. C'est pourquoi dans l'anthropologie chrétienne au lieu d'opposer l'âme et le corps à la manière des Grecs, on distingue la chair (*sarx*), le psychique (*psychè*) et l'esprit (*pneuma*), que les philosophes grecs ont appelé *Noûs*, – « l'œil de l'âme », disait Platon –, l'organe de l'acte de penser (*noein*) qui fait la grandeur de l'homme, même si certains négligent cet acte ou le réduisent à l'acte d'imaginer... Mais les mots nous manquent, car « esprit » nous sert très souvent à désigner ce qui, en nous, s'oppose au corps, c'est-à-dire le psychique ; quant au pneumatique, il a été confisqué par un tout autre usage ! Notons bien qu'il ne s'agit pas de niveaux ou de parties anatomiquement localisables, mais seulement de trois manières d'être et d'agir...

MB Il y a un développement de l'enfant... mais pour les « spirituels » il peut y avoir une conscience qui fait voir autre chose que l'ici-bas.

JM Certes, il y a un développement de l'être humain qu'étudie la psychologie génétique, mais, si « l'esprit » correspond à la relation de l'homme avec Dieu, cette relation peut être vécue par un être humain à tout âge, indépendamment de son développement psychique. La grâce en nous ne dépend pas de notre âge, mais seulement de notre ouverture d'esprit et de notre acceptation.

DA. J'ai toujours entendu dire qu'avant de parler de Dieu, il faut déjà s'occuper du terrestre, de sortir ceux qui s'y trouvent de la misère et de la faim. D'abord le terrestre et ensuite le spirituel...

JM Oui, mais à condition de ne pas en rester au terrestre. Il faut que soit ouverte, au moins dans celui qui porte secours, la dimension du sens... Cela rejoint ce que nous disions tout à l'heure à propos du salut qui a perdu sa signification : il ne faut pas que le spirituel soit un alibi pour ne rien faire au plan matériel, mais il faut que quelque chose passe dans la relation à l'autre homme, ne serait-ce que le sentiment de fraternité qui renvoie, même si on ne peut pas le dire explicitement, au même Père. Il faut que ce qui se passe au niveau de l'aide matérielle puisse servir de *signe*, toute proportion gardée, comme dans les miracles de Jésus : « Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est pour que se manifeste en lui l'œuvre de Dieu » (Jn 9,3)⁷. Toutefois la signification de ce signe doit être découverte par l'autre, chose d'autant plus probable que celui qui vient en aide sera dans une authentique charité et non dans la comptabilité de ses mérites !

DA Il ne faut pas se servir de la pauvreté pour supprimer tout ce qui peut être spirituel.

JM Il faut distinguer ce qui est seulement humain - et l'homme est capable par lui-même, de distinguer le juste et l'injuste, et donc de construire politiquement un monde juste - de ce qui, dans l'invisible, relève, que cela soit connu ou inconnu, de la relation de chaque homme avec Dieu. En effet, le progrès de la civilisation est à refaire en chacun : il n'est jamais acquis une fois pour toutes et on a pu voir d'autre part les méfaits à long terme d'un ordre moral imposé de l'extérieur, quand ne règne plus que la peur du gendarme que certains prennent plaisir à défier, et l'on peut penser qu'une des principales raisons de la désaffection de notre société à l'égard de l'Église aujourd'hui a sa source dans sa prétention à régenter la conscience des gens, alors qu'il est contraire à l'esprit du christianisme de forcer les hommes à être et à vivre en chrétiens. Le passage de la cité des hommes à celle de Dieu ne s'opère qu'à l'intérieur de chacun et l'erreur de certains chrétiens trop charnels a été de vouloir instaurer le royaume de Dieu sur terre. L'homme ne peut pas aimer sous la contrainte. Autre chose la joie d'aimer Dieu, autre chose la peur de l'enfer.

MB Celui qui aime son prochain, il y a quelque chose dans son cœur.

⁷ Une phrase qui, soit dit en passant, permet de relativiser le « péché originel » ici signifié par le fait que cet homme soit aveugle de naissance. Cf. le commentaire de cette guérison dans le *Traité 44 sur l'Évangile de Jean*.

JM Oui, et il faut voir aussi l'idée que l'on se fait de Dieu.

XVIII, 11 [...] Moïse gouverna le peuple pendant quarante ans dans le désert, puis mourut à l'âge de cent vingt ans, après avoir lui aussi prophétisé le Christ par les figures des observances charnelles: le tabernacle, le sacerdoce, les sacrifices et bien d'autres prescriptions symboliques. Josué lui succéda, introduisit le peuple dans la terre promise et l'y établit après avoir, sur l'ordre de Dieu, soumis par les armes les populations qui occupaient le pays. Il le gouverna après Moïse pendant vingt-sept ans et mourut à son tour, alors que régnaient Amyntas dix-huitième roi des Assyriens, Corax seizième des Sicyoniens, Danaus dixième des Argiens et Erichon quatrième des Athéniens.

Cette « *Loi reçue de Dieu* », même si cette provenance ne dispense pas de la comprendre avec intelligence, est sans commune mesure avec les lois humaines qui naissent en Grèce à cette époque et les suivantes : elle donne consistance à l'alliance de Dieu avec son peuple, ce qui fait que la manière biblique de se conduire ne peut se réduire à l'autonomie des philosophes.

5. Le culte païen en Grèce au temps de Josué (XVIII,12)

La période qui sépare la sortie d'Égypte de la mort de Josué est celle où les rois grecs organisèrent le culte des « faux dieux ». Chaque année, on rappelait le *déluge de Deucalion* par des hommes montant et descendant la voie sacrée, en souvenir de ceux qui gravissaient la montagne pour échapper aux eaux puis retournaient vivre dans la plaine. Ajoutons *Dionysos* introduisant la vigne en Attique, les jeux musicaux en l'honneur de l'*Apollon de Delphes*, soi-disant pour apaiser sa colère après l'incendie de son temple par Danaüs (prince égyptien, père des Danaïdes) qui avait envahi le pays. Autant d'exemples de ce mélange de mensonge et de fiction qui amenèrent l'instauration des jeux « destinés à apaiser ces divinités au prix de la mise en scène de leurs crimes imaginaires » (XVIII,12). D'autre part, à en croire tous ces écrits, il y eut plusieurs Hercule, mais l'on n'est pas obligé de croire à la légende de celui qui finit par tuer le tyran Busiris lequel sacrifiait à Jupiter tout étranger abordant en Espagne.

Quant à Érichon, roi des Athéniens, qui touchait à la fin de sa vie quand mourut Josué, il aurait été le fils de Vulcain et de Minerve. Mais comme Minerve devait être et rester vierge, on prétend qu'au cours d'une dispute entre eux, Vulcain laissa tomber sa semence sur la terre et celui qui en naquit fut appelé Érichon, nom composé de deux mots grecs: « éris » : rixe, et « chtôn » : terre. D'autres, plus savants, disent qu'il fut nommé Erichon, parce qu'il fut abandonné, nouveau-né, dans le temple partagé par Minerve et par Vulcain, une explication plus sobre que celle de la légende ; mais il put avoir mérité ce nom très singulier pour avoir été trouvé enroulé d'un serpent, indice de sa « grandeur future ». Ajoutons qu'Érichon est aussi le nom donné à la constellation du Cocher parce que ce roi aurait inventé le char à quatre chevaux. Ici, les immortels se mêlent aux mortels, alors que le Dieu des Hébreux va mettre des siècles à faire entendre à son peuple qu'il n'est pas un homme. Mais concluons à propos d'Érichon :

XVIII,12 [...] Il reste que l'origine de son nom s'explique mieux par la fable que par l'histoire. Mais qu'est ce que cela change pour nous que l'histoire instruisse des hommes religieux par des livres véridiques ou que, par ses jeux mensongers, la fable délecte les démons impurs, puisque de leur côté ces hommes religieux adorent ces démons comme des dieux : même s'ils nient de telles choses au sujet des dieux, ils ne peuvent les laver de tout crime puisque c'est à la demande de ces dieux qu'ils mettent en scène dans la turpitude ce qu'ils désavouent dans leur sagesse. Et des dieux seraient apaisés par ces mensonges et ces turpitudes ! La fable a beau chanter le crime des divinités comme une fiction, le plaisir pris à de faux crimes, est un vrai crime.

6. *Au temps des Juges (XVIII, 13-14)*

XVIII,13 Après la mort de Jésus Navé (=Josué), le peuple de Dieu eut des Juges et cette période fut marquée pour lui par une alternance de peines humiliantes dues à ses péchés et de prospérités consolantes dues à la miséricorde de Dieu .

C'est à cette époque que furent forgées différentes fables comme celles de Triptolème qui procura du blé à des régions défavorisées, du Minotaure, des Centaures, de Cerbère, de la Gorgone, de Dédale, d'Œdipe...

XVIII, 13 [...] Jusqu'à la guerre de Troie avec laquelle Marcus Varron termine le second livre de son traité sur *l'origine du peuple romain*, ces fables furent formées à partir de faits historiques par le génie des hommes de telle sorte qu'elles n'entraînent aucun opprobre pour les dieux. Quant à ceux qui ont imaginé l'enlèvement par Jupiter du très bel enfant Ganymède en vue de la débauche, crime accompli par le roi Tantale et que la fable attribue à Jupiter ; ou encore sa tentative de séduire Danaé par une pluie d'or, où l'on comprend que la pudeur d'une femme se laissa corrompre par l'or, choses accomplies ou imaginées à cette époque-là, ou accomplies par d'autres mais imaginées de Jupiter, on ne peut dire quelle malice ces choses présupposent dans le cœur humain, capable de supporter de tels mensonges, et de les embrasser sans répugnance. Car, plus les hommes montraient de dévotion à l'égard de Jupiter, plus ils auraient dû punir sévèrement ceux qui osaient dire de telles choses à son sujet. Mais en réalité, non seulement ils ne se sont pas irrités contre les auteurs de telles fictions, mais, pour présenter de telles fables au théâtre, il a bien fallu au contraire qu'ils craignent d'avoir contre eux la colère des dieux.

Telle est la contradiction des cultes païens : les dieux sont à l'image des hommes et de leurs passions, alors que le Dieu véritable a créé l'homme et travaille sans cesse à le ramener à ce qu'il devrait être. Et l'on vit un dieu comme Apollon servir comme bouvier chez Admète, roi de Thessalie ! Et Liber Pater, alias Dionysos, partir faire la guerre en Inde avec dans son armée « *des femmes appelées Bacchantes, plus célèbres par leur fureur que par leur valeur* ». Ce sont elles que l'on célèbre dans la fête des Bacchanales « *dont les folles turpitudes finirent par faire rougir le Sénat qui les interdit dans la ville de Rome* ». C'est aussi le temps où l'on crut que « *Persée et son épouse Andromède furent reçus au ciel après leur mort* » et où l'on ne rougit pas de voir leurs images dans des étoiles ni de donner leurs noms à ces étoiles.

XVIII, 14. Durant cette même période parurent des poètes que l'on dit aussi théologiens parce qu'ils composèrent des poèmes sur les dieux, mais sur des dieux qui furent soit de grands hommes, mais pourtant des hommes, soit des éléments de ce monde, des créatures du Dieu véritable, ou promus par la volonté du Créateur et d'après leurs mérites au rang des principautés et des puissances⁸. Et même si parmi tant de poèmes creux et faux, ils ont chanté quelque chose de l'unique vrai Dieu, en l'adorant avec d'autres qui ne sont pas des dieux et en leur vouant un service qui n'est dû qu'à l'unique vrai Dieu, ils ne lui ont certes pas rendu le culte qui lui revient. Quant à Orphée, Musée, Linus, ils n'ont pu se garder, eux non plus, de déshonorer leurs dieux dans leurs fictions. Cependant, si ces théologiens ont honoré les dieux, ils n'ont pas été honorés comme des dieux, même si, je ne sais pourquoi, la cité des impies a pris l'habitude de faire présider Orphée aux rites sacrés, ou plutôt sacrilèges, concernant le séjour des morts (*infernus sacris vel potius sacrilegiis*).

⁸ Par référence aux chœurs des anges (cf. 1Co 15,24).

Sans nous étendre sur ces multiples divinités créées par les hommes à partir de ce qu'ils sont, de ce qui leur arrive et surtout de leurs passions, on ne peut ignorer ce qui les différencie de l'unique vrai Dieu, Créateur du ciel et de la terre. Ce Dieu qui, par amour pour les hommes, est entré dans leur Histoire afin de leur rappeler la grandeur de leur nature et de les restaurer dans l'intégrité de cette nature. Notre culture scientiste ne nous facilite pas l'ouverture à un Dieu à la fois transcendant au monde et qui se révèle. Dans son matérialisme, elle nous incite bien plutôt à voir en Dieu un pur produit de l'imagination humaine auquel il vaut mieux ne pas avoir la faiblesse de croire. Et rares semblent devenus les philosophes qui osent reconnaître et dire que ce monde ne peut être à lui-même son propre fondement...

DA Mais le Dieu des philosophes n'est pas le vrai Dieu...

JM Oui, c'est le Dieu dont on peut se faire une idée, mais ce n'est pas le Dieu qui se révèle et qui, surtout, loin de nous la masquer, nous ramène à la réalité du mal, produit d'une liberté, et dont il nous donne le moyen de nous libérer.

DA Il me semble que Dieu n'a pas peur d'affronter le mal.

JM Oui, Et c'est précisément ce qui caractérise la Bible hébraïque, tout en rendant si délicate la lecture de l'Ancien Testament sans une bonne interprétation. Ces livres nous mettent en présence du mal dont les hommes sont capables, mais tout en nous montrant comment Dieu nous donne le moyen, avec lui, de nous en libérer.

Quant aux poètes théologiens dont la *théologie fabuleuse* fut distinguée au premier siècle avant notre ère par Varron (~107- ~27) de la *théologie naturelle* des philosophes et de la *théologie civile* censée unifier la cité (cf. VI,5), ils n'ont vraiment rien dit de comparable avec ce que nous révèle le Dieu de la Bible : l'appel d'Abraham par Dieu qui lui fit la double promesse d'être l'ancêtre d'un peuple et, par la foi, le père de tous ceux qui croiront au vrai Dieu, une double promesse réitérée à ses descendants immédiats et dont nous pouvons suivre la progressive réalisation dans l'histoire du peuple d'Israël puis dans l'Église au milieu des nations, bien qu'Israël et l'Église ne soient que des figures en ce monde de la cité de Dieu.

2. La cité de Dieu et l'empire romain (XVIII, 15-26)

Avant de revenir aux prophètes d'Israël (XVIII, 27) et de poursuivre leur Histoire suspendue à la fin du Livre XVII, mais en la mêlant alors à celle des autres peuples, Augustin va évoquer la naissance de Rome qui va croître durant le déclin de Babylone pour devenir la Babylone de l'Occident, que Jésus de Nazareth trouvera occupant la terre de ses ancêtres selon la chair. Mais alors que l'histoire d'Israël est faite par des hommes, dont certains sont inspirés par Dieu alors que d'autres lui résistent, celle des Grecs et des Romains voit des dieux se mêler aux hommes : elle ne s'est pas encore affranchie du mythe !

1. Les préliminaires fantastiques à la fondation de Rome (XVIII, 15-18)

Même si c'est en se fondant sur la généalogie objectivement invérifiable du début de la *Genèse*, il est important pour un chrétien de croire que l'humanité est une – tel est le sens du premier couple, scientifiquement invérifiable –, l'origine et les débuts des deux cités, tels qu'Augustin les déduit du texte de la *Genèse*, relèvent, non pas de l'histoire, mais du mythe. Mais, nous l'avons dit au début de cette séance, ce mythe est fort différent de ceux des autres peuples. Ajoutons que, sans taire la présence mystérieuse et agissante du mal, le récit de la *Genèse* ne met en scène que des hommes⁹ – occasionnellement des anges – créés ou interpellés par la voix de Dieu, leur Créateur. Toutefois, pour les avoir appris sur les bancs de l'école, Augustin connaissait très bien les histoires des dieux païens et c'est pourquoi il n'hésite pas à en livrer certains détails pertinents, son intention étant à la fois de convertir des païens à la vraie religion et de consolider les chrétiens dans leur foi au vrai Dieu.

Au temps de la juge Deborah, le royaume de Laurentum en Italie (XVIII, 15) :

⁹ Nous avons vu comment, pour Augustin, les « fils de Dieu » en Gn 6,2 ne pouvaient être des anges, mais des membres de la cité de Dieu pérégrinant en ce siècle (cf. XV, 22).

XVIII,15. En ces temps-là prit fin le royaume des Argiens transféré à Mycènes, patrie d'Agamemnon, et naquit le royaume des Laurentins dont Picus, fils de Saturne, fut le premier roi. Les Hébreux avaient alors pour juge une femme, Deborah (Jg 4-5) ; mais, par elle, c'est l'Esprit de Dieu qui agissait, car elle était aussi prophétesse ; toutefois sa prophétie n'est pas assez explicite pour que nous puissions montrer en quoi elle parle du Christ sans de trop longues explications. Quoi qu'il en soit, les Laurentins régnaient en Italie et c'est d'eux, d'après les Grecs, que les Romains tirent le plus manifestement leur origine. Cependant l'empire des Assyriens subsistait encore et Lamparès en était le vingt-troisième roi quand Picus devint celui de Laurentum.

Augustin déborde ici la *Chronologie* d'Eusèbe puisque ce dernier ne parle pas de Laurentum, ville maritime qui avait disparu depuis longtemps lorsque Pline le Jeune (61-113) révéla que ses ruines se trouvaient dans sa propre villa, au sud d'Ostie¹⁰. Par contre, Augustin ne se prive pas d'épiloguer sur le père du roi Picus, qui, selon certains aurait été Saturne, « dont les adorateurs niaient qu'il fut un homme », mais dont Virgile célèbre le règne dans des vers bien connus : « Il rassembla cette race sauvage dispersée sur les hautes montagnes, lui donna des lois et décida de l'appeler Latium, parce qu'il y avait trouvé une sûre cachette en ses rivages. Et l'on affirme que son règne fut le temps de l'âge d'or » (*Énéide* VIII, 321-325). En effet, le verbe *lateo*, proche du grec *λανθανω*, veut dire cacher. Mais, ajoute Augustin, d'autres estiment plus sérieusement qu'il s'agissait de Stercès, ou Stercutius, un « habile agriculteur qui découvrit comment rendre la terre féconde par le fumier des animaux – en latin *stercus* » (XVIII,15) et c'est à bon droit qu'on en a fait le dieu de l'agriculture. Ajoutons que Picus, qui eut pour fils Faunus, troisième roi de Laurentum aurait été transformé en piver (picus) par Circé dont il aurait repoussé les avances par fidélité à son épouse, la nymphe Canens¹¹.

Précision : « ces honneurs divins, c'est avant la guerre de Troie qu'on les décerna à des hommes morts » (XVIII, 15).

➤ **Après la ruine de Troie, de bien curieuses métamorphoses (XVIII,16-17).**

À partir des poèmes homériques et de l'*Énéide*, Augustin connaissait bien la valeur symbolique de « la ruine de Troie, ce désastre célèbre en tous lieux ».

XVIII, 16 [...] Après ce désastre arrivé sous le règne de Latinus, fils de Faunus - c'est du nom de ce roi qu'on commença à parler du royaume des Latins, et non plus des Laurentins - les Grecs vainqueurs, quand ils rentrèrent chez eux, abandonnant Troie en ruines, furent mis en pièces, écrasés par de nombreux et horribles désastres, ce qui ne les empêcha pas d'accroître encore le nombre de leurs dieux.

Parmi eux, il y eut le célèbre Diomède, compagnon d'Ulysse, qui fut empêché de rentrer chez lui :

XVIII, 16 [...] Que ses compagnons aient été métamorphosés en oiseaux, c'est ce qu'ils croient prouver, non par la fable mensongère des poètes, mais par le témoignage de l'histoire. Devenu dieu, comme ils le croient, Diomède fut impuissant à leur rendre leur nature humaine, ou bien, encore novice au ciel, il ne peut en obtenir l'autorisation de Jupiter son roi. Bien plus, ils disent qu'il aurait son temple dans l'île Diomédée, non loin du mont Garganus¹² sis en Apulie et qu'autour de ce temple ces oiseaux voleraient, l'entourant d'une telle vénération qu'ils remplissent leur bec d'eau pour l'arroser. Quand des Grecs ou des descendants de Grecs viennent en ce lieu, ces oiseaux se montrent non seulement tranquilles mais même

¹⁰ Aujourd'hui, la résidence présidentielle de Castelporziano (Wikipédia, article « Laurentum »)

¹¹ Ovide, *Métamorphoses* XIV, 311- 440 (cf. Wikipédia, article « Picus »).

¹² Le mont Gargano se situe au nord des Pouilles, dans « l'éperon » de la botte italienne qui domine l'Adriatique.

caressants ; par contre, s'ils voient des étrangers, ils volent au ras de leurs têtes et par des coups violents ils les blessent au point même de les tuer. Car munis de becs énormes et durs ils sont, dit-on, armés pour de tels combats.

Augustin semble se référer ici à Varron qui pour étayer son récit cite d'autres faits « *non moins incroyables* », comme « *la très célèbre Circé changeant les compagnons d'Ulysse en bêtes* » : ou encore les Arcadiens changés en loups et devant vivre avec les loups, ce qui arriva en particulier à un certain Déménète pour « *avoir goûté d'un enfant offert en sacrifice, selon leur coutume, par les Arcadiens¹³ à leur dieu Lycaeus* » : redevenu homme dix ans plus tard, ce Déménète fut vainqueur au pugilat aux jeux olympiques. On sait par ailleurs que Lycaon, un ancien roi d'Arcadie, dut son nom au fait d'avoir été changé en loup (en grec *lukos*). D'où le nom de Luperques donné à Rome à un collège de prêtres, ainsi que la fête des Lupercales (15 février) en souvenir de l'allaitement de Romulus et de Remus par la louve.

- **Le jugement d'Augustin sur cette « énorme mystification démoniaque » (XVIII,16-17).**
XVIII, 18, 1 [...] Que dire, sinon qu'il faut fuir du milieu de Babylone (cf. Is 47,20) ?
Prescription prophétique qui doit être ainsi comprise spirituellement : fuir la cité de ce siècle qui n'est autre que la société des anges et des hommes impies, en nous avançant vers le Dieu vivant sur les pas de *la foi qui œuvre par la charité* (cf. Ga 5, 6). Car plus la puissance des démons nous apparaît grande ici-bas, plus solidement aussi nous devons nous attacher au Médiateur par qui nous montons des abîmes au sommet.

Il ne suffit pas, en effet, de se dire qu'il ne faut pas croire à de tels récits, car « *il ne manquerait pas, même aujourd'hui, de témoins pour soutenir qu'ils ont appris ou même personnellement constaté, l'existence absolument certaine de tels faits* ». Et Augustin de rapporter ce qu'il a pu entendre en Italie à propos d'un fromage qui avait la propriété de changer les hommes en bêtes de somme pour qu'ils puissent porter de lourds fardeaux, avant qu'ils ne redeviennent eux-mêmes le travail achevé ; ou encore de citer Apulée de Madaure transformé en âne, mais gardant son esprit d'homme, « *comme il le raconte ou l'imagine dans son livre l'Âne d'or* », l'or qualifiant ici l'ouvrage plutôt que l'âne.

XVIII, 18, 2. Ces prodiges sont faux ou si rares que l'on a raison de ne pas y croire. Ce qu'il faut croire avec fermeté, c'est que le Dieu tout-puissant peut faire tout ce qu'il veut soit pour punir soit pour secourir et que les démons - des créatures angéliques mais corrompues par leurs propres vices - ne peuvent rien accomplir par eux-mêmes au-delà de ce que leur permet celui dont les jugements sont souvent cachés, mais jamais injustes. Assurément, même s'il est vrai qu'ils font quelque chose qui corresponde à ce que nous venons de dire, les démons ne créent aucune nature, mais peuvent changer l'aspect des créatures du vrai Dieu, au point qu'elles semblent être ce qu'elles ne sont pas. Je n'ai donc pas la moindre raison de croire que par puissance naturelle ou par artifice les démons puissent changer l'esprit d'un homme, et encore moins son corps en lui donnant des membres et l'aspect d'une bête. Je crois par contre que l'image (*phantasticum*) d'un homme, qui se modifie quand il pense ou qu'il rêve en dormant, peut prendre, avec une étonnante rapidité, des formes semblables à celles des corps en fonction d'innombrables causes, bien qu'elle soit incorporelle, et même que cette image, alors que les sens de cet homme sont assoupis ou inhibés, peut être conduite, je ne sais comment, à atteindre le sens des autres hommes sous une forme corporelle. Ainsi, quand le corps des hommes repose quelque part, vivant, mais dans un engourdissement des sens plus lourd et plus profond que dans le sommeil, leur image (*phantasticum*), peut apparaître aux sens

¹³ L'Arcadie est une région de Grèce située au centre de la péninsule du Péloponnèse.

d'autres hommes, comme si elle était corporelle, dans la figure de quelque animal, et que l'homme lui-même dans son sommeil peut s'apparaître et porter des fardeaux, alors que ces fardeaux, à supposer qu'ils soient vrais, sont en fait portés par les démons en vue de se jouer des hommes, lesquels croient voir à la fois de vraies charges corporelles et de faux corps de bêtes de somme.

Voilà un texte complexe dans lequel il semble déjà préférable, pour éviter tout malentendu, de traduire *phantasticum* par image – produit de l'imagination – plutôt que par « double » ou par « fantôme ». Pour Augustin, Dieu seul peut créer des « natures » et cela, à partir de rien, et le réel qu'il crée est solide, ordonné et ferme en lui-même, alors que nos « créations » ne sont jamais que la transformation d'un donné préexistant, qu'il soit corporel comme dans nos objets manufacturés, ou incorporel comme ce qui attend le poète dans la forêt des mots. Quant à nos « images mentales », elles ne peuvent être que des traces incorporelles de réalités corporelles, comme dans le souvenir, ou le « produit » d'une réalité incorporelle comme l'est déjà le « signifié » des mots puisque ceux-ci ne peuvent prendre sens qu'à partir de nos souvenirs, eux-mêmes immatériels¹⁴. Mais il peut s'agir aussi de réalités surhumaines – les anges ou Dieu lui-même – comme cet ange qui, dans un songe, demande à Joseph de prendre Marie pour épouse (cf. Mt 1, 20). Cette apparition ne pouvait pas venir de l'extérieur, comme vinrent vers Abraham, qui ne dormait pas, ces anges dont il lava les pieds (Gn 18,2-4). Et, par sa nouveauté, l'apparition de l'ange à Joseph était elle-même d'un tout autre ordre que les souvenirs qu'il pouvait avoir de sa fiancée, ou que ceux que nous pouvons avoir d'une mélodie.

Voici ce qu'Augustin écrivait à Évodius d'Uzalis dans une lettre datant de 414/415 :

Ces choses sont merveilleuses, parce que la raison en est trop cachée pour qu'un homme puisse l'expliquer à un homme. Et nous sommes étonnés, soit parce que la cause d'une chose nous échappe, soit parce que cette chose est inhabituelle, en raison de sa singularité ou de sa rareté. [...] Non pas que la chose manque de raison, mais cette raison en demeure cachée à ceux pour lesquels Dieu a voulu que le fait soit merveilleux. (Lettre 162,6).

En effet, il y a des événements uniques, et donc « sans exemple », comme la naissance virginale du Christ, dont la foi seule connaît la cause – l'action de l'Esprit Saint –, ce qui la différencie des autres naissances, soi-disant virginales, racontées dans les divers mythes et légendes et qui défient le bon sens. Et c'est parce que Dieu n'est pas corporel, qu'il ne peut être localisé de manière spatio-temporelle, bien qu'il soit partout présent tout entier mais sans pouvoir être vu de nos yeux de chair. Il est ce qui fonde l'être de chaque chose. Son être est nécessaire comme est nécessaire le fait que sept et trois fassent dix, et cette nécessité n'a rien à voir avec le « devoir être » : « *Ainsi, l'homme doit être sage; s'il l'est, pour continuer à l'être; s'il ne l'est pas encore, pour le devenir. Mais Dieu ne doit pas être sage, il l'est* » (Lettre 162, 2). En effet, si l'homme est dit raisonnable, c'est qu'il est capable de raison et de déraison. L'homme peut tendre vers sa perfection comme tout aussi bien s'autodégrader.

Mais qu'est ce que l'imagination ? Nous connaissons les corps extérieurs par nos cinq sens et ce qui est de l'ordre de la nécessité, comme $7+3=10$, par l'intelligence (en latin, *mens* ou *intellectus*, plutôt que *ratio* qui implique le langage), et l'imagination est précisément ce qui en nous assure la médiation entre nos sensations et la pensée pure. Elle nous permet de nous « représenter » les choses absentes et les choses corporelles de manière non corporelle, et les incorporelles en les signifiant – en leur donnant réalité pour nous –, puisque c'est seulement à

¹⁴ Comme le rappellera Bergson, dans *Matière et Mémoire* et contre ce que pourrait nous laisser croire nos enregistrements informatiques, copiables et effaçables sur nos clefs USB. Lorsque nous pensons, c'est comme si nous nous parlions à nous-mêmes et certaines zones du cerveau sont en activité, mais la mesure de cette activité ne peut pas nous dire *ce que* l'on pense. Une clef USB n'est lisible que sur un écran et par un homme. Voilà pourquoi Augustin peut écrire : « *Les images des corps qui se forment dans l'esprit ne sont pas corporelles mais fort semblables à des corps* » (Cf. Augustin, *Lettre 162,3*).

partir de « l'imaginé », ou du possible, que nous pouvons exercer notre jugement et choisir ; si bien que nos choix dépendent de ce que valent notre connaissance et notre conscience.

Quant à l'erreur, elle nous vient d'un manque connaissance ou de l'imagination qui déforme notre représentation du réel et, en cela, comme en témoigne le subtil discours du serpent de la *Genèse*, les démons excellent. Mais ces démons ne pourraient rien contre nous si nous n'étions pas, déjà par nous-mêmes, capables de déformer les choses : non seulement en raison des limites et de l'inévitable partialité de notre perception, mais aussi à cause de la « désorientation » de notre volonté. En effet, si le surgissement des images est involontaire, il nous appartient – et c'est là un acte de volonté – de les juger, c'est-à-dire de les interpréter sainement : « selon Dieu » et l'ordre qu'il a voulu, plutôt que « selon l'homme », surtout quand, par orgueil, nous nous prenons pour la « *mesure de toutes choses* ». Mais les hommes préfèrent se donner des dieux à la mesure de leurs passions et de leurs ambitions, plutôt que de reconnaître humblement ce qui est, dans la lumière qui leur vient de Dieu.

Pourquoi Augustin parle-t-il ici de démons ? Essentiellement parce que leur intention est de récupérer à leur profit le culte que les hommes, pour rester des hommes, doivent rendre au vrai Dieu. C'est pourquoi ces démons, que les païens prenaient pour des médiateurs entre leurs dieux et les hommes, font en réalité écran entre les hommes et le vrai Dieu, alors que, pour les chrétiens, il ne peut y avoir qu'un seul médiateur, le Christ Jésus, à la fois Dieu et homme. De plus, c'est lui qui, par son humanité, nous révèle ce qu'était l'homme avant d'être déformé par le péché, et donc ce que nous devons *devenir* pour être vraiment heureux. Voilà ce à quoi nous aident les bons anges, alors que, en nous en faisant miroiter de fallacieux « avantages », les démons nous confortent dans notre péché : ils nous encouragent à la démesure, dans le « toujours plus », exactement le contraire de ce que nous enseigne Jésus dans sa lutte contre Satan. En effet, le péché nous fait aspirer à être Dieu par nous-mêmes, au lieu d'adorer Dieu et de vivre de sa vie. C'est tout le drame de notre modernité.

DA. Jésus ne s'est jamais dit Dieu : c'est son Père qui le révèle comme son Fils...

JM En dehors des théophanies du baptême ou de la transfiguration, il y a quand même quelques phrases par lesquelles Jésus se dit Dieu, comme : « *Avant qu'Abraham fût, je suis* » (Jn 8,58) Mais cela passera pour un blasphème aux yeux des prêtres de Jérusalem.

MB On dit aussi que le démon est entré dans Judas...[...]

Ce qu'il faut bien voir, c'est que les images mentales, incorporelles, surgissent de manière involontaire et que ce qui compte, c'est ce que nous en faisons. En effet, l'homme n'est pas seulement un être qui imagine, mais un être qui juge, qui accepte ou refuse certaines choses. C'est pourquoi l'important est d'avoir un jugement droit, lequel consiste à choisir de « vivre selon Dieu » et non pas « selon l'homme », c'est-à-dire selon ses passions et sa démesure qui génèrent la violence comme Augustin le rappelait au début de ce livre, en XVIII, 2, 1.

Mais comment instaurer un ordre public sans devoir, un jour ou l'autre, l'imposer à qui le refuse et donc sans répression ? Telle est le lot du pouvoir politique. La crise de l'autorité que nous connaissons aujourd'hui semble résulter en partie de l'abandon du droit de punir, par angélisme, en supposant que tout être humain quels que soient son âge et son passé, se conduit de manière raisonnable, alors que l'homme a besoin d'être éduqué, ne serait-ce que par l'exemple, pour acquérir la notion du respect. Comme le disait Kant, l'éducation est normalement précédée dans les premiers âges d'une période de dressage durant laquelle l'enfant va prendre de bonnes habitudes. Quant à « l'éducation » proprement dite, elle a été magnifiquement illustrée par Platon dans son allégorie de la caverne : elle consiste à prendre en main un individu pour le sortir de la servitude où le tiennent ses préjugés et ses passions et l'amener à se dégager des « images » qui lui sont proposées, ou plutôt imposées, pour voir les choses par lui-même dans la lumière de la vérité. L'éducation, la *paideia*, n'a pas d'autre but que de permettre à l'individu d'acquérir son autonomie spirituelle. C'est ce que reprendront les Lumières au XVIII^e siècle, mais alors ce sera surtout contre la religion chrétienne en raison de l'emprise qu'elle aura prise alors sur les esprits. Toutefois, il ne peut y avoir d'autonomie sans règles ni sans limites – car être libre n'est-ce pas obéir à soi-même dans ce que permet la

raison ? – et tant que la limite n'est que dans la peur du gendarme, on reste dans un rapport de forces et une surenchère dans lesquels la police n'a que rarement le beau rôle.

Donc, comme nous le disions, si Augustin parle des démons, c'est parce que leur action n'a pas d'autre but que celui de nous couper de Dieu. Mais il est vrai aussi qu'ils n'auraient aucun pouvoir sur nous si nous n'étions pas par nous-mêmes *capables de ne pas vivre selon Dieu*, c'est-à-dire selon l'ordre qu'il a donné à sa création, et de n'en faire qu'à notre tête.

Cependant, à la fin du texte cité (XVIII,18,2), Augustin évoque l'action de l'imagination d'un homme sur la perception d'autres hommes, phénomène que nous aurions tendance à interpréter de nos jours comme l'effet d'un reste de souvenirs chez celui qui croyant voir ce qui n'est pas, serait en réalité victime d'une hallucination, sauf qu'il y a quand même quelque chose de vrai. Ainsi, l'exemple frappant que donne Augustin lui-même dans un traité : quand il passa par Carthage à son retour d'Italie, il eut la surprise d'apprendre qu'alors qu'il vivait à Milan, Euloge, l'un de ses anciens étudiants devenu maître de rhétorique à Carthage, buta un jour sur un passage de Cicéron qu'il devait expliquer à ses étudiants le lendemain : « *il eut du mal à s'endormir et resta agité. Or, dans la nuit au cours d'un songe, je lui donnai l'explication qui lui manquait. Que dis-je ? Ce n'est pas moi qui la lui donnai, mais mon image à mon insu* » (*non ego, sed imago mea, nesciente me*).¹⁵, Mystérieuse action d'un absent, mais dans l'ordre de la pensée !

Mais voici l'exemple donné en XVIII, 18,2 : le père d'un certain Praestantius, après avoir pris du venin mêlé à un fromage se trouva plongé dans un sommeil qui dura plusieurs jours au terme duquel il déclara avoir rêvé qu'il était un cheval au milieu d'autres chevaux et qu'il était allé porter des vivres à des soldats, chose qu'il avait bel et bien accomplie aux yeux des autres, mais que lui-même n'avait vécu qu'en rêve. Comme tous les faits extraordinaires dont on ignore la cause, celui-ci relève d'une interprétation qui permet d'y voir le signe d'une intervention soit de Dieu, soit du démon. Et il s'agit forcément du démon si en raison de ce dont il s'est montré capable, cet homme passe aux yeux des autres pour être plus qu'un homme et que ce prodige détourne du culte du vrai Dieu.

AG Mais c'est à double tranchant, car tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans la Bible, on ne peut pas dire que ça vient du démon... [...]

JM Oui et cela me fait penser à la pratique de l'anathème (*herem*) qui amena la condamnation du roi Saül pour ne pas l'avoir appliqué contre les Amalécites. On a beaucoup de mal à discerner ce qui vient de Dieu - ne pas pactiser avec l'idolâtrie - et ce qui vient des hommes - ce qui se pratiquait en ce temps, comme plus tard le « *Carthage doit être détruite* » - ou ce qui vient des démons - comme exterminer tout être vivant -. Saül est puni pour ne pas avoir tout exterminé ! Il est vrai que cette « désobéissance » était aussi pour lui une manière de ne pas s'acquitter du vœu qu'il avait fait avant le combat en cas de victoire, mais c'est quand même une parole de Dieu qui nous dérange profondément. Devant de tels faits, Augustin s'arrête et demande ce que Dieu a voulu dire, c'est-à-dire comment il a utilisé les pratiques de ce temps pour faire reconnaître sa différence d'avec les autres dieux. Il en va de même du sacrifice demandé à Abraham, car le sacrifice des premiers nés faisait alors partie du culte de Baal en Palestine. Voilà pourquoi il est impossible de lire la Bible sans l'interpréter et Augustin nous invite à le faire à partir du Christ et des deux commandements dont il nous a dit qu'ils accomplissaient la Loi et les Prophètes (cf. Mt 22,37-40). C'est cette clef dont il manqua dans sa jeunesse quand il voulut lire la Bible à Carthage au point que, dans sa déception, il s'adressa aux Manichéens. Mais Dieu sait si ce fut une heureuse faute ! Il reste que, si la violence de l'Ancien Testament nous fait horreur, c'est peut-être que nous avons du mal avec notre propre violence : un peu comme ce que nous avons vu à propos du sacrifice de Caïn, quand nous nous surprenons, comme lui, à juger Dieu injuste. Mais, si, dans le « *Je confesse*

¹⁵ Cf. *Des devoirs à rendre aux morts*, XI, traité rédigé vers 421-422, à la demande de Paulin de Nole, cité dans la note 49 de *La Cité de Dieu XV-XVIII*, B.A. 36, p.753. Sur la théorie augustinienne de l'imagination, voir l'article de *l'Encyclopédie saint Augustin*, Le Cerf 2005, p. 731-733.

à Dieu » nous accusons nos péchés en pensée, c'est que nos pensées ont des effets sur les autres : sur la manière dont nous les percevons et sur la manière dont ils peuvent nous ressentir. Car, sans nous prononcer sur la télépathie, la sympathie et l'antipathie sont bien plus anciennes que le Wi-Fi !

C'est à partir de ces faits troublants qu'Augustin tente de relativiser les prodiges qu'il a trouvés dans ses sources païennes et d'interpréter avec intelligence ce qu'il a lu dans l'Écriture. Tout ce merveilleux est dû à l'imagination sans que rien ne soit changé à l'ordre des choses, qu'il s'agisse d'hommes changés en loups par les démons d'Arcadie, de la métamorphose des compagnons d'Ulysse par Circé, « si toutefois ces faits sont réels » (XVIII, 18,3), ou des oiseaux qui auraient remplacé les compagnons de Diomède :

XVIII,18,3 [...] Mais l'eau qu'ils apportent dans leur bec pour arroser le temple de Diomède, leurs caresses aux personnes d'origine grecque, la chasse qu'ils font aux étrangers, tout cela, n'en soyons point surpris, est dû à l'instigation des démons; il est de leur intérêt, en effet, d'accréditer la divinisation de Diomède, afin de tromper les hommes pour leur faire adorer un grand nombre de faux dieux au mépris du vrai Dieu, et leur faire vouer à des hommes morts, qui même quand ils vivaient n'avaient pas la vraie vie, des temples et des autels, des sacrifices et des prêtres, toutes choses qui ne sont dues, quand elles sont légitimes, qu'à l'unique Dieu vivant et véritable.

Parler de l'action des démons plutôt que d'illusion ou de fiction est bien sûr, une interprétation. Mais c'est aussi une manière de souligner l'enjeu de cette tromperie qui conduit à diviniser des hommes plutôt que d'honorer comme il se doit le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, ce Dieu qui est aussi le garant du bon exercice de la raison humaine, comme le reconnaîtra encore Descartes, alors que pour nous, pour sembler parler vrai et risquer de se faire entendre, il nous faut d'abord faire abstraction de Dieu. En réalité, seule la foi au vrai Dieu qui toujours nous ramène au réel¹⁶, peut nous protéger des insinuations des démons.

La fin de cette section VIII, 15-26 n'a pas été traitée en cours :

2. La fondation de Rome (XVIII, 19-22)

XVIII, 19. A cette époque, après la prise et la destruction de Troie, Énée aborda en Italie avec vingt navires qui portaient les restes des Troyens, tandis que Latinus régnait chez les Latins, Ménéstheus chez les Athéniens, Polyphides chez les Sicyoniens, Tautanes chez les Assyriens, et que Labdon¹⁷ était juge chez les Hébreux.

Un peu plus tard, alors que Samson, que certains ont pris pour Hercule, était juge chez les Hébreux, Énée régna sur le Latium durant trois ans, mais à sa mort, on ne retrouva pas son corps, et les Latins en firent un dieu.

Il en fut de même de Codrus, roi d'Athènes, qui obéissant à une prédiction selon laquelle sa patrie aurait la vie sauve s'il se faisait tuer, se fit tuer par les Péloponnésiens en s'étant fait passer pour un mendiant.

D'autre part, « c'est pendant que le prêtre Héli était juge des Hébreux, que prit fin, après avoir duré, dit-on, neuf cent cinquante-neuf ans, le royaume des Sicyoniens » (XVIII,19).

XVIII, 20. Bientôt s'acheva la période des Juges, et avec le roi Saül commença la royauté en Israël : c'était au temps du prophète Samuel (cf. 1 S 10, 17). Alors apparurent chez les Latins les rois surnommés Silviens, du nom de Silvius, le fils d'Énée,

Après les quarante ans du règne de Saül vint le temps de celui de David. « C'est alors que les Athéniens, après la mort violente de Codrus, destituèrent leurs rois et commencèrent à avoir des magistrats pour administrer les affaires publiques ».

¹⁶ On peut penser ici à l'assurance de Jeanne d'Arc devant ses juges.

¹⁷ Juges 12,13-15. Originaire de la tribu d'Éphraïm, il était riche et conduisit le peuple durant huit ans, juste avant Samson.

David régna lui aussi quarante ans puis ce fut le règne de son fils Salomon qui bâtit le fameux temple de Jérusalem. « *En ce temps-là, chez les Latins, Albe fut fondée et désormais, dans le même Latium, les rois ne furent plus appelés rois des Latins mais des Albins* » (XVIII, 20). Le long règne de Salomon connut sa gloire et son rayonnement, mais une fin tragique : il sombra dans l'idolâtrie : rien à voir, avec la fin de règne de son père qui implora le pardon de Dieu pour sa faute que lui avait inspirée sa convoitise pour Bethsabée, la femme d'Urie.

Pour nous en ~933, Roboam succède à son père mais ne peut éviter la déchirure de son royaume qui fit de Jéroboam, un officier de Salomon, le roi de Samarie : « *le peuple d'Israël se divisa en deux royaumes, et chacun d'eux commença d'avoir ses propres rois* » (XVIII,20).

XVIII, 21. Après Énée dont on fit un dieu, le Latium compta onze rois dont aucun ne fut divinisé. Par contre, Aventinus, douzième successeur d'Énée, tué dans un combat et enseveli sur le mont qui aujourd'hui encore porte son nom, fut ajouté au nombre de ces dieux tels que l'on s'en faisait alors.

C'est, en effet, à cause de cette divinisation qu'on aurait nommé l'Aventin, l'une des sept collines de Rome. À moins que ce ne soit à la suite d'une surprenante arrivée (*adventus*) d'oiseaux ! Mais « *après ce roi, aucun ne fut divinisé dans le Latium, en dehors de Romulus, le fondateur de Rome* ». Entre Aventinus et Romulus, il y eut deux rois dont le premier, pour citer un vers de Virgile est « ce Procas, gloire du peuple troyen » (*Énéide*, VI, 767), qui sera le grand-père de Romulus. Or c'est avant la naissance de ce dernier que « *l'Assyrie, cet empire de tous le plus grand, parvint au terme de sa longue existence* » :

XVIII, 20 [...] En effet, cet empire passa aux Mèdes, après environ mille trois cent cinq ans d'existence à partir des années de Bélus, père de Ninus qui en fut le premier roi dans les limites modestes du début de cet empire.

Procas eut deux fils entre lesquels il voulut faire un partage équitable : son trône à l'aîné, Numitor, et ses richesses et son argent à Amulius. En fait, Amulius usurpa le trône de son frère après l'avoir chassé et pour s'assurer qu'aucun des descendants de Numitor ne viendrait réclamer son dû, il tua cruellement son neveu Lausus et fit de sa nièce, Rhéa Silvia, une prêtresse de Vesta, la condamnant ainsi à rester vierge toute sa vie et à ne pas avoir d'enfants. Mais les choses se passèrent autrement. Lisons Augustin :

XVIII, 21 [...] Amulius avait fait de la fille de son frère Numitor, nommée Rhéa, ou encore Ilia, la mère de Romulus, une vierge Vestale dont on prétendit, pour honorer ou excuser sa faute qu'elle avait conçu ses jumeaux de Mars, donnant comme preuve que ces enfants, une fois exposés, avaient été nourris par une louve, une espèce animale qui dit-on appartient à Mars, de sorte que l'on crut que si la louve avait offert ses mamelles aux enfants, c'était pour avoir reconnu en eux les fils de son maître Mars. Certains cependant ne manquent pas de dire que, gisant abandonnés et pleurants, ils furent d'abord recueillis par je ne sais quelle courtisane et qu'ils eurent de son sein leur premier lait, - en effet, les courtisanes étaient appelées louves (*lupas*), et c'est pourquoi aujourd'hui encore leurs maisons de débauche portent le nom de lupanars - ; ensuite ils seraient parvenus aux mains du berger Faustulus et auraient été nourris par Acca sa femme.

En fait, devenus adultes, les deux jumeaux se vengèrent d'Amulius et rétablirent leur grand-père Numitor sur le trône et c'est pour les récompenser de leur geste que ce dernier leur permit de fonder Rome. Commentaire d'Augustin :

XVIII, 21 [...] Et si, à la honte de cet homme roi, qui avait donné l'ordre cruel de jeter à l'eau ces enfants destinés à fonder une si grande cité, Dieu, après les avoir sauvés des eaux, a voulu subvenir à leurs besoins en les faisant allaiter par une bête sauvage, qu'y a-t-il là d'étonnant ?

Comme quoi, ce n'est pas l'action merveilleuse en elle-même qui différencie Dieu des démons, mais l'intention qui la commande : Rome avait sa place dans le dessein divin (cf.V, 11-22) alors que les démons veulent se substituer à Dieu et se faire adorer par les hommes.

XVIII,22. Pour abréger, Rome fut fondée comme une seconde Babylone et comme une fille de la première. Par elle, il plut à Dieu de soumettre par les armes la terre entière et de lui imposer dans une seule communauté de gouvernement et de lois, la paix dans toutes ses contrées. Car il y avait déjà des peuples forts et aguerris, qui ne lâcheraient pas facilement pied, et qu'il faudrait vaincre au prix d'immenses périls, de vastes destructions de part et d'autre, et de redoutables efforts. Lorsque le royaume des Assyriens subjuga l'Asie presque tout entière, il le fit bien par les armes, mais en vint à bout sans trop de rudes et pénibles combats, car les peuples étaient encore peu préparés à résister, moins nombreux au total et pris un à un de moindre importance ; depuis le déluge, en effet, ce fameux déluge immense et général, auquel huit personnes seulement avaient échappé dans l'arche de Noé, mille ans à peine s'étaient écoulés, quand Ninus réduisit sous le joug toute l'Asie à l'exception de l'Inde. Mais Rome ne put dompter avec autant de rapidité ni d'aisance les nombreuses nations d'Orient et d'Occident que nous voyons soumises à son empire, car en se développant peu à peu elle rencontra partout où elle cherchait à s'étendre, des nations robustes et guerrières.

Au temps donc de la fondation de Rome, le peuple d'Israël occupait la terre promise depuis sept cent dix-huit ans, dont vingt-sept appartiennent à Jésus Navé, trois cent vingt-neuf ensuite au temps des Juges. On compte trois cent soixante-deux ans depuis l'établissement des rois. Le roi de Juda était alors Achaz ou, selon d'autres calculs, son successeur Ézéchias. Il est sûr que ce très bon et très pieux roi régnait au temps de Romulus. Dans cette partie du peuple hébreu qu'on appelait Israël, Osée venait de commencer son règne.

Augustin suit ici la *Chronique* d'Eusèbe qui place la fondation de Rome la quatrième année du règne d'Achaz en Juda et la première année du règne d'Osée en Israël¹⁸. En réalité, Achaz a régné de ~733 à ~718 et Osée est monté sur le Trône en ~731, donc après ~753.

3. À propos des Sibylles (XVIII, 23)

XVIII,23, 1. A cette même époque, certains rapportent que la Sibylle d'Érythrée aurait prophétisé. Varron rapporte qu'il y eut plusieurs sibylles et non pas qu'une seule. Et l'on doit admettre que celle d'Érythrée, a écrit à propos du Christ des prophéties manifestes.

Les Sibylles sont des prophétesses liées au culte d'Apollon, comme la Pythie de Delphes, sauf que ce sont des femmes d'âge mûr et susceptibles de voyager, mais leurs oracles sont « sibyllins », c'est-à-dire ambigus, et, comme ceux de la Pythie, ont besoin d'être interprétés. Selon certains, la Sibylle d'Érythrée, contemporaine de la guerre de Troie aurait pu venir de Ionie à Cumès, en Italie du sud, où elle aurait fini sa longue vie.

Or il se trouve que, bien que païennes, certaines Sibylles ont prophétisé à propos du Christ. C'est le cas de celle d'Érythrée dont Augustin dit avoir lu les écrits, mais dans une mauvaise traduction latine, le jour où un certain Flaccianus, ancien proconsul, lui présenta un passage où la suite des premières lettres de chaque vers permettait de lire ces mots : Ἰησοῦς Χριστός

¹⁸ Cf. la note 2 de *La Cité de Dieu* XV-XVIII, Bibliothèque Augustinienne, 36, p.552. Rappelons qu'au temps d'Augustin, on ne comptait pas encore les années à partir de la naissance du Christ. Cela ne se fera qu'un siècle plus tard, en attendant la réforme du calendrier par Grégoire XIII en 1582, qui abandonnera également le calendrier julien.

Θεοῦ υἱὸς σωτήρ – ce qui donne en latin : *Iesus Christus Dei filius salvator*. Le long texte cité par Augustin évoque le jugement dernier et la fin du monde, comme le reflètent assez bien ces dernières lignes : « *Alors la trompette jettera du haut du ciel son appel lugubre,/gémissant sur la catastrophe lamentable et les malheurs multiples,/et la terre s'ouvrant découvrira le chaos du Tartare./Et là devant le Seigneur les rois comparaitront ensemble :/du ciel tombera un torrent de soufre et de feu* ».

XVIII,23, 1 [...] D'autre part, en rapprochant les premières lettres des cinq mots grecs : « : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ » qui traduits signifient: *Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur*, on obtient « ichtus », poisson, nom qui exprime symboliquement le Christ. Car le Christ, dans l'abîme de cette mortalité semblable aux profondeurs des eaux, a pu rester vivant, c'est-à-dire sans péché.

Ce à quoi Augustin ajoute la remarque suivante, preuve que la cité de Dieu ne se limite pas, en ce monde et de manière visible, au peuple d'Israël, ni même à l'Église :

XVIII, 23, 2. Cette Sibylle d'Érythrée, ou plutôt de Cumes d'après certains, n'a rien dans l'ensemble de son poème, dont notre passage n'est qu'une faible partie, qui soit favorable au culte de ces dieux faux ou fabriqués. Bien plus, elle parle avec tant de force contre eux et contre leurs adorateurs, qu'elle semble digne d'être comptée au nombre des enfants de la cité de Dieu.

Augustin cite alors un texte qu'il a lui-même composé en ajoutant dans l'ordre les citations d'une autre Sibylle que Lactance¹⁹ a jugé bon d'insérer dans ses *Institutions divines*. Il y est question, de manière étonnamment précise, des outrages subis par le Christ durant sa passion, de sa mort et de sa résurrection. En voici la dernière phrase : « *Et alors, revenu des enfers, il parviendra le premier à la lumière, montrant aux rachetés la résurrection commencée* ».

4. Au temps de la captivité d'Israël, règne de Romulus et Thalès de Milet (XVIII,24)

XVIII, 24. Sous le règne du même Romulus vécut, dit-on, Thalès de Milet, l'un des sept sages qui, postérieurs aux poètes théologiens dont Orphée est de beaucoup le plus célèbre, furent appelés *Σοφοί*, en latin *Sapientes*. A la même époque, les dix tribus formant depuis la division du peuple le royaume d'Israël, furent vaincues par les Chaldéens et emmenées captives dans leur pays, tandis que les deux tribus qui portaient le nom de Juda et avaient Jérusalem pour capitale restaient en Judée (2 R 17).

A la mort de Romulus, comme son corps n'avait pu être retrouvé, les Romains, le fait est bien connu du vulgaire, le rangèrent parmi les dieux. Cette pratique était déjà tombée en désuétude quand elle fut reprise au temps des Césars, non par erreur, mais uniquement par flatterie. C'est ainsi que Cicéron (*La république*, II, 17- 19) fait à Romulus un grand titre de gloire d'avoir mérité cet honneur et cela, non à une époque de grossière ignorance, quand on trompait facilement les hommes, mais en des temps policés et instruits, même si le subtil et mordant bavardage des philosophes n'avait pas encore fait irruption et tout envahi.

En effet, autre le premier siècle avant l'ère chrétienne durant lequel Cicéron avait introduit la philosophie grecque dans la langue latine, autre cette période à propos de laquelle nous avons le livre précieux de Pierre de Labriolle, *La réaction païenne, étude sur la polémique antichrétienne du I^{er} au VI^e siècles* (Le Cerf, 2005). On pense à Celse et à Porphyre, mais aussi au règne de l'empereur Julien (361-363) qui porta le manteau et la barbe du philosophe...

Cependant, si l'on cessa de diviniser des hommes après leur mort, on ne remit pas en cause les divinisations précédentes et surtout on ne cessa pas ces représentations scéniques qui

¹⁹ Lactance (250-325), un brillant rhéteur africain qui se fit chrétien et termina ses jours à la cour de Constantin. Il fut surnommé « le Cicéron chrétien ».

donnaient en pâture à la foule les turpitudes des dieux, ce qui pour Augustin pervertissait autant la dignité de la divinité que la moralité des hommes. Certes, à condition d'exercer un jugement sain, cela pouvait confirmer la fabrication tout humaine de ces dieux, mais, de manière beaucoup plus évidente, cela laissait les hommes à eux-mêmes tout en obstruant leur accès au vrai Dieu. D'où ce jugement sévère d'Augustin voyant dans ces jeux l'œuvre des démons.

XVIII, 24 [...] Après Romulus régna Numa qui, même s'il avait cru bon de devoir munir la ville d'une grande quantité de divinités assurément fausses, ne mérita pas à sa mort de rejoindre cette foule, comme si dans ce ciel où il avait entassé tant de divinités, il ne pouvait plus trouver place. Durant son règne à Rome et au début chez les Hébreux de celui de Manassé (cf. 2 R 21), ce roi impie dont on rapporte qu'il aurait fait mettre à mort le prophète Isaïe, aurait vécu la Sibylle de Samos.

5. Au temps de Sédécias, la naissance de la philosophie (XVIII, 25)

XVIII,25. Sous le règne de Sédécias chez les Hébreux, et, chez les Romains, de Tarquin l'Ancien qui avait succédé à Ancus Martius, le peuple des Juifs fut emmené captif à Babylone après la destruction de Jérusalem et de son fameux temple construit par Salomon (2 R 25). C'est ce que lui avaient prédit comme devant venir les prophètes en lui reprochant ses iniquités et ses impiétés, et surtout Jérémie, qui en précisa le nombre d'années (Jr 25, 11).

Selon Eusèbe, c'est à cette époque de la captivité à Babylone qu'auraient vécu les sept sages de la Grèce, en comptant Thalès, dont Augustin donne les noms : Pittacus de Mitylène, Solon d'Athènes, Chilon de Lacédémone, Périandre de Corinthe, Cléobule de Lindos et Bias de Priène. Ces sept Sages devinrent célèbres par la brièveté de leurs maximes, mais surtout par une vie digne d'éloges :

XVIII, 25 [...] Ils n'ont laissé à la postérité aucun monument littéraire, sauf Solon qui donna, dit-on, quelques lois aux Athéniens, et Thalès le physicien qui laissa des ouvrages sur sa doctrine. Au temps de la captivité des Juifs, brillèrent aussi les physiciens Anaximandre, Anaximène et Xénophane²⁰. Et c'est alors que vécut Pythagore à partir de qui les sages commencèrent à porter le nom de philosophes.

6. Fin de la captivité des Juifs et de la royauté à Rome (XVIII,26)

XVIII, 26. A la même époque Cyrus, le roi des Perses, qui dominait aussi les Chaldéens et les Assyriens, relâchant quelque peu la captivité des Juifs, en renvoya chez eux cinquante mille pour y reconstruire le temple (Esd 1). Ils ne purent qu'en poser les premiers fondements et en dresser l'autel. Les incursions ennemies les empêchèrent toujours de poursuivre leurs constructions et l'ouvrage fut différé jusqu'à Darius. Alors aussi survinrent les événements relatés au livre de Judith, dont on dit que les Juifs ne l'admettent pas dans le canon des Écritures. C'est donc sous Darius, roi des Perses, que furent accomplies les soixante-dix années prédites par le prophète Jérémie : la captivité des Juifs prit fin et la liberté leur fut rendue. C'était sous Tarquin septième roi des Romains qui, après l'avoir expulsé, s'affranchirent ainsi de la domination de leurs rois.

C'est en effet à partir de ce temps que Rome fut dirigée par deux consuls élus pour un an.

Nous voici maintenant à même de reprendre l'histoire des prophètes interrompue à la fin du livre XVII, pour la situer dans le concert des autres peuples.

²⁰ Leur titre était *physiologoi*, ceux qui étudient rationnellement la nature et se démarquent ainsi des poètes théologiens. Ce sont pour nous, avec quelques autres, dont Parménide, les Présocratiques.